



Ces gens qui font le théâtre : Rencontres

Une chronique de Martin Faucher

Entrevue avec le comédien Jean-Sébastien Ouellette

Fréquenter le théâtre, faire du théâtre m'a amené au fil du temps à rencontrer une multitude d'artistes, des personnalités marquantes, des gens passionnants. Le hasard, les affinités et les circonstances ont déterminé ces rencontres qui font désormais partie de ma vie. Dans la foulée de la préparation des Seconds États généraux, j'ai eu envie de réunir tout simplement certains de ces artistes que j'aime bien afin qu'ils me fassent part de ce qui les anime et préoccupe dans leur pratique théâtrale quotidienne. C'est donc le fruit de ces échanges que je vous livre dans le cadre de cette petite chronique qui accompagnera les parutions des bulletins *REGARDS*.

Martin Faucher

Issu du Conservatoire d'art dramatique de Québec en 1994, Jean-Sébastien Ouellette pratique son métier de comédien essentiellement dans la ville de Québec. En 13 années de pratique, il a déjà accumulé plus de 42 rôles dans autant de productions destinées aux enfants qu'au public adulte, qu'issues du répertoire classique que du théâtre de création. J'ai rencontré Jean-Sébastien dans les bureaux du Conseil québécois du théâtre le 9 février 2007.

Martin Faucher : Jean-Sébastien, comment en es-tu venu à choisir le théâtre?

Jean-Sébastien Ouellette : J'ai toujours voulu être acteur, et ce, même si je n'avais jamais vu de théâtre de ma vie! Jeune, j'habitais à la campagne, dans un rang, et je m'imaginais qu'un producteur passerait par hasard et viendrait me recruter... Cela n'est évidemment pas arrivé!

Je me suis laissé balloter par la vie et c'est elle qui a choisi à ma place. J'étudiais en

architecture à l'université mais j'ai dû abandonner en cours de route parce que je suis tombé malade. N'ayant pas réussi la première session, je ne pouvais poursuivre mes cours en architecture. Un peu par dépit, je ne sais trop pourquoi, je me suis inscrit au programme « Théâtre » de l'Université Laval. J'ai vraiment aimé mon expérience. J'ai donc fait, par la suite, les auditions du Conservatoire de Québec où j'ai été accepté. Et je fais du théâtre depuis!

M. F. : Et ton entrée dans le milieu professionnel, ça s'est passé comment?

J-S. O. : Mon premier contrat, c'était au Théâtre du Trident dans *Ce soir, on improvise* de Pirandello, mis en scène par Claude Poissant. À la première lecture, je rencontre plein de monde, des acteurs, des concepteurs et je me souviendrai toujours de Jack Robitaille qui me souhaite la bienvenue dans la « famille »! C'est à compter de ce moment-là que j'ai ressenti mon sentiment d'appartenance au milieu théâtral de la ville de Québec, mon envie d'y faire du théâtre.

Au début de ma carrière, je n'entrevois mon métier que sous l'angle de celui d'interprète. Je ne jouais évidemment pas autant que depuis ces cinq dernières années. Je participais peut-être à seulement deux ou trois spectacles par saison!!!

M. F. : Et tu vivais? Tu survivais?

J-S. O. : Au début, je vivais vraiment pauvrement parce que le théâtre à Québec, ce n'est vraiment pas très payant. J'ai alors enseigné un peu dans les écoles secondaires, fait des mises en scène dans les Cégeps. J'enseigne d'ailleurs encore, ce qui me permet de mieux gagner ma vie.

À cette époque, les cachets minimums prévus par l'Union des artistes étaient assez épouvantables. Mais au moins je vivais... de théâtre! J'étais chanceux, je n'ai pas eu à travailler dans les restaurants. Puis, mes cachets ont commencé à augmenter un peu! Tranquillement, j'ai acquis de l'expérience, j'ai obtenu de la reconnaissance de la part du public et des gens de la profession. À Québec, il n'y a pas vraiment de système de vedettariat créé par la télévision ou le cinéma. Mais peu à peu, à force d'être présent sur les scènes, on obtient tout de même une forme de reconnaissance, le public est content de nous voir. C'est ainsi que s'est peu à peu développé ma notoriété.

On a donc commencé à me confier des rôles plus gros, des personnages importants comme Oreste dans *Andromaque* de Racine, ce qui m'a permis par la suite de négocier les cachets que l'on m'offrait. C'est ainsi que mes cachets ont augmenté peu à peu, saison après saison. Comme on joue beaucoup à Québec à l'intérieur d'une même saison, toutes ces petites augmentations ont fini par faire une différence appréciable...

M. F. : Il paraît que tu as enchaîné jusqu'à huit productions coup sur coup dans une même année? Est-ce que c'est vrai?

J-S. O. : Effectivement, en 2003, j'ai enchaîné consécutivement huit spectacles échelonnés sur deux saisons théâtrales! C'était merveilleux de recevoir soudainement des offres pour autant de spectacles, c'était enivrant! Dans l'absolu, c'était possible de

participer à tous ces projets, c'était facile de dire « oui, oui, je les fais tous ces spectacles-là! ». Mais en bout de ligne, ça a été vraiment dur et épuisant cette année-là.

M. F. : Qu'est-ce qui a été le plus difficile dans cette enfilade de rôles?

J-S. O. : D'être constant dans le travail. À un moment, tu deviens tanné de répéter le jour, de jouer le soir, puis de re-répéter et de re-rejouer. C'est difficile parce que tout se déroule en même temps et tu en arrives presque à regretter d'avoir accepté tel *show*... C'est difficile parce qu'à force de travailler autant, tu n'as plus l'espace mental suffisant pour

bien travailler, tu n'as pas le temps de creuser suffisamment dans le registre de tes émotions, tu sais que tu ne peux pas offrir un niveau optimal dans le jeu, c'est très frustrant.

Vers la fin de cette année folle, pendant que je répétais Rodrigue dans *Le Cid* à Québec, je jouais dans un théâtre d'été à Saint-Jean-Port-Joli. Je

voyageais matin et soir. J'étais littéralement épuisé, mort. J'aurais tant voulu être davantage en forme et pouvoir m'investir pleinement dans *Le Cid*, parce qu'un rôle comme Rodrigue ce n'est pas quelque chose qui arrive souvent dans une vie. Et en même temps, le contrat au théâtre d'été, c'était 58 représentations, donc autant de cachets gagnés. Mais je regrette vraiment, dans ce cas-là, de n'avoir pu me consacrer entièrement à un seul rôle.

Cela m'a prouvé que le théâtre est un art vraiment exigeant, que pour bien jouer, cela prend une flamme afin de transmettre quelque chose de réel au public. Il y a une espèce de feu sacré que l'on essaie de recréer chaque soir, mais ce feu n'est pas éternel... Cela prend une qualité de présence bien particulière pour l'entretenir.

M. F. : Alors, qu'est-ce que ça prend pour bien jouer?

J-S. O. : Je ne sais pas ce que ça prend exactement, mais je sais ce que ça ne prend pas! Il ne faut pas trop faire de choses en même temps. Jouer au théâtre demande énormément. Jouer deux heures par soir au théâtre, c'est presque comme travailler huit heures dans une journée. On dépense la



même énergie! Je joue présentement dans *Forêts* de Wajdi Mouawad. Le fait de savoir que je vais jouer ce spectacle 50 fois à Québec, à Montréal et à Ottawa me permet de me détendre un peu face à mon métier. Je peux me concentrer davantage sur ce que j'ai à jouer.

Dans un monde idéal, je participerais à trois productions théâtrales par saison. J'aurais ainsi tout le temps et l'espace pour bien répéter, bien jouer et bien vivre! Dans l'état actuel des choses, c'est tout un défi de concilier la vie théâtrale, la vie amoureuse et la vie familiale.

J'aimerais d'ailleurs dire que c'est vraiment difficile d'avoir une famille avec ce métier de fou! Quand nos enfants s'accrochent à notre jambe le soir à 18h30 et qu'on doit retourner sur les planches à 20h00, c'est dur! On se sent petit papa de rien du tout pour ensuite devenir le grand Rodrigue. On force un peu sur scène ces soirs-là, je l'avoue. Et au petit matin quand on doit se lever pour faire des lunchs et emmener tout ce beau monde à l'école pour 8h00, on se pose la question : « Jean-Sébastien, as-tu du cœur? »

M.F. : Lorsque tu penses à l'avenir, est-ce que tu as envie de déménager à Montréal?

J-S-. O. : Non. Je me sens très privilégié d'être un acteur de théâtre à Québec; j'ai la chance de m'accomplir artistiquement. Je joue ici des rôles extraordinaires, je travaille avec des metteurs en scène de Québec et d'ailleurs, je côtoie sans cesse des gens nouveaux venant de milieux très différents. À Montréal, on est 3 000 comme moi et c'est certain que si j'y déménageais, je ne jouerais plus autant au théâtre.

M. F. : Qu'est-ce qui est le plus difficile dans la pratique de ton métier?

J-S. O. : D'être toujours obligé de parler d'argent. Dans les petites compagnies, il n'y a pas d'argent et l'on est obligé de faire d'immenses compromis financiers si l'on veut tout de même jouer. Dans les plus gros théâtres, on doit sans cesse revendiquer ce que l'on vaut. Je ne suis pas représenté par un agent et je dois m'asseoir avec les directions artistiques pour faire valoir combien je vaudrais. C'est toujours notre valeur personnelle qui est mise sur la table. Le rapport à l'argent gâche un peu le plaisir théâtral.

M. F. : Est-ce que l'on traite bien les acteurs de théâtre au Québec?

J-S. O. : De la part du public, pas suffisamment. Le théâtre, c'est mon métier, c'est ma vie. Ça fait maintenant 13 ans que je pratique cet art à temps plein mais comme je ne suis pas un personnage médiatique, certaines personnes pensent encore que je ne travaille pas vraiment! Au Québec, la réussite sociale pour un acteur passe encore et toujours par la télé et le cinéma.

M. F. : En terminant, Jean-Sébastien, est-ce que tu es optimiste pour l'avenir du théâtre au Québec?

J-S. O. : Oui, je ne sais pas pourquoi, mais je réponds oui. Par contre, je trouve qu'on ne laisse pas suffisamment de place à la création. Les théâtres qui ont de bons moyens financiers devraient prendre un peu plus de risques artistiques, diffuser des œuvres de la relève et faire une plus grande part pour favoriser l'émergence de nouveaux talents. Il faut créer les classiques du futur.